





De l'autre côté du bonheur



Christophe Cassagne

De l'autre côté du bonheur

*Roman*

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que « les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite (art; L122-4). Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, notamment par téléchargement ou sortie imprimante, constituera donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

© Lulu Éditions, 2016  
ISBN : 978-1- 326-61609-0

Si la vie vous jette par terre, levez les yeux :  
il y a des étoiles au dessus de vous.

Guy Finley



*À Jean-Claude,  
À Yves.*



Le ventilateur brassait l'air chaud d'un matin de juillet ensoleillé. Sur le rebord de la fenêtre, des pigeons avaient élu domicile derrière la vitre du troisième étage d'un immeuble à la façade délabrée par le temps.

Le bruit d'une rue qui s'anime commençait à crépiter sous les fenêtres de l'appartement de Bernie. Quelques commerces venaient d'ouvrir leurs portes. Pendant qu'un épicier disposait ses fruits et légumes sur des étagères métalliques postées devant la devanture de son magasin, son collègue du trottoir d'en face accrochait des cartes postales à côté de la vitrine d'une boutique de souvenirs. Une odeur de croissant et de pain chaud s'évadait d'une boulangerie à l'angle de la rue, faisant déjà le plein de clients.

Bernie dormait paisiblement sous le ventilateur qui tournait à plein régime.

De sa bouche entrouverte s'échappait un léger ronflement. Son torse poilu était recouvert par le magazine *Playboy* qu'il avait feuilleté une bonne partie de la nuit. De sublimes femmes posaient dans des positions suggestives sur papier glacé, n'ayant que pour seul objectif de faire tourner la tête à n'importe quel homme digne de ce nom.

Aux environs de huit heures, le chien de Bernie, au doux prénom de Sac à puces, se faufila par la porte entrebâillée de la chambre d'une patte bien décidée à extirper son maître du lit.

C'était un cocker âgé de cinq ans.

Bernie l'avait recueilli chez lui lorsqu'il le vit errer seul et l'air un peu perdu lors d'une nuit d'hiver particulièrement glaciale.

Une douce senteur émanait d'un pot de fleurs posé sur l'une des étagères murales de la chambre qui faisait office de bibliothèque. La lampe de chevet était restée toute la nuit allumée. Bernie s'écroula de sommeil un peu avant les trois heures du matin et n'eut ni la force ni le courage de détendre son bras pour l'éteindre.

Sac à puces s'immobilisa une première fois à hauteur des pieds de son maître, qui débordèrent légèrement de ses draps froissés. Il lui lécha les pieds de haut en bas et de bas

en haut en agitant vigoureusement la queue en signe de joie.

— Hmm... C'est si bon ! Ne t'arrête pas, continue comme ça, s'exalta Bernie en remuant les orteils de ses pieds.

Il ne se rendait encore compte de rien.

Décidant que la toilette des pieds était terminée, Sac à puces contournait le lit et posa ses deux pattes avant sur le matelas, observant son maître se retourner vers lui. Il fut idéalement placé pour caresser de sa langue baveuse le visage de Bernie qui frémissait encore de plaisir. Un sourire coquin se lisait sur ses lèvres avant qu'il ne s'estompe peu à peu. Il se mit à renifler avec une grimace de dégoût une odeur nauséabonde qui lui chatouillait les narines ; mais qui n'a jamais esquivé un baiser de sa belle dulcinée au moment du réveil ?

Sac à puces continuait de lui lécher le visage avec malice.

Bernie ouvrit les yeux, émergeant difficilement de son sommeil. Il se réveilla en sursaut et se redressa d'un bond sur son séant. Il écarta violemment son chien d'un geste vif, surpris de se trouver nez à nez face à lui. Son visage exprimait un mélange de confusion et d'horreur. Il passait en un instant du rêve à la dure réalité du moment.

— Toi ici ! Qu'est-ce que tu fous dans ma piaule sale cabot ?! hurla-t-il vert de rage.

Il passa sa main sur sa joue gauche et en décolla un filet de bave.

— Oh ! Le dégueulasse ! C'est ignoble !

Son chien s'allongea sur le tapis en gémissant.

Il fit les yeux ronds.

Bernie se débarrassa du drap qui le recouvrait, puis s'assit sur le bord du lit. Il resta immobile, le temps de reprendre un tant soit peu ses esprits.

Le réveil fut brutal.

— Et pas la peine de faire cette tronche, ça ne marche pas avec moi. Sache que tu n'as aucune chance, je préfère les blondes et un peu moins baveuses de préférence !

Sac à puces laissa échapper un long soupir en posant son museau sur le sol.

— Et si tu n'es pas content, t'as qu'à te prendre un trois-pièces. C'est vrai ça bon sang de bois, voilà qu'il fantasme sur moi maintenant, s'inquiéta-t-il en marmonnant dans sa barbe.

Il se demanda si son chien n'avait pas viré de bord. Il fut soudain inquiet avant de ne plus y penser. Mais il se méfierait dorénavant du comportement plus que douteux de Sac à puces.

Bernie se leva, enfila ses chaussons rangés au pied du lit, et se regarda dans un grand miroir mural qui lui renvoyait le reflet d'un visage terne et fatigué.

Sous des cheveux poivre et sel coupés court, ses yeux étaient de couleur verte qui avaient tendance à virer aux bleus à la lumière du soleil. Sa barbe de trois jours laissait apparaître une petite cicatrice sur le côté droit de son menton ; ce qui lui donnait un petit air de mauvais garçon. Approchant de la cinquantaine, quelques rides à peine visibles commençaient à apparaître au niveau des tempes, et son visage blafard accentuait les auréoles sous ses yeux ; mais il en avait jamais prêté aucune attention.

Il passa rapidement dans la salle de bains, prit une douche froide pour se remettre les idées en place, se lava les dents en trois coups de brosse à dents, puis étala sur la peau de son visage du fond de teint qui lui permettait, pensait-il, de cacher les quelques imperfections qui venaient se graver sur son visage. Une sorte de cache-misère contre le temps qui passe inexorablement.

— Me voilà comme un sous-neuf, se félicite-t-il en enfilant un peignoir qu'il avait dérobé dans un vieil hôtel bon marché.

Dans le salon de son petit appartement en

désordre, le voyant lumineux du répondeur clignotait ; avisant de la réception de nouveaux messages. En y passant devant, il enfonça le bouton « Lecture », puis entra dans sa cuisine américaine pour s'y préparer une tasse de café.

Le répondeur s'était mis en route.

Le premier message se mit à défiler dans l'oreille distraite de Bernie.

— Salut mec, c'est Jojo. Où étais-tu encore fourré cette semaine. Je t'ai appelé des dizaines de fois. Même sur ton portable, tu es injoignable. Tu ne sais pas ce que tu as raté hier soir. Jennifer nous a fait un de ses stripteases dont elle seule a le secret, mais je te raconterai ça plus tard. Donne-moi de tes nouvelles à l'occase, bye.

Pendant que la cafetière préparait un café noir, Bernie engloutissait une tartine au beurre recouverte d'une fine couche de confiture aux myrtilles.

Le répondeur continuait à défiler les messages, or, celui qui allait attirer toute son attention était celui de sa chère et affreuse épouse.

— C'est ton ex-femme au bout du fil, enfin, je l'espère, dit une voix ténue mais stridente. Sois à dix heures au tribunal, et ne sois pas en retard cette fois-ci !

Bernie sentit son sang se glacer dans ses veines.

Il posa d'un coup sec sa tasse de café sur le bord de l'évier, et faillit s'étouffer en avalant un autre morceau de sa tartine au beurre.

— Mon divorce, j'ai complètement oublié mon divorce ! maugréa-t-il pris de convulsions.

Il se précipita dans le salon, laissa tomber son peignoir sous ses pieds –, agrippa sa chemise apposée sur le canapé et l'enfila à la hâte.

— Où est mon pantalon ? Sac à puces, où tu as encore mis mon pantalon !

Le chien entra dans le salon fier comme un pacha –, le pantalon entre les dents. Bernie lui donna une caresse avant de placer une jambe dans son pantalon.

— T'es un bon toutou toi.

En enfilant l'autre jambe, il se vautrait lamentablement sur le sol en bois verni.

Un bruit pesant accompagna la chute.

Au moment même où Bernie faisait tourner la clé dans la serrure de la porte d'entrée, son propriétaire posté derrière son dos lui collait un avis d'expulsion en plein milieu de la figure.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il

d'une voix anxieuse.

Le propriétaire bondit le torse en le dévisageant.

— C'est marqué dessus, je crois. Ça s'appelle un avis d'expulsion, s'exprimait-il avec un fort accent créole.

— Il doit y avoir erreur.

— Vous êtes bien Bernie Lerandoski, troisième étage, porte numéro deux ?

— Lewandoski et pas Lerandoski !

— Alors, c'est bien vous ?

Il secoua la tête en signe d'affirmation.

Le visage de Bernie s'assombrit en parcourant du regard les quelques lignes de la feuille qu'il décolla de la porte. Le front plissé, il en prit connaissance. Le court texte prônait l'évacuation des lieux dans les quarante-huit heures. Il parut totalement hébété en ressentant une profonde inquiétude l'envahir. C'est alors qu'il se souvenait d'une technique que sa vieille tante lui avait enseignée. Le procéder consistait à fermer les paupières, remplir ses poumons d'air et s'imaginer être ailleurs. Il tenta l'expérience de s'évader tout en s'imaginant se faire enduire de crème solaire par de pulpeuses créatures au beau milieu d'une plage déserte. Le problème, c'est qu'il était toujours au même endroit, planté là, face à

son propriétaire qui le regardait en battant des cils.

— Vous ne pouvez pas me faire ça ? reprit Bernie en revenant de sa rêverie.

L'homme lâcha un grognement.

Il fit craquer les os de son cou en vacillant la tête de droite à gauche avant de répondre :

— Avec trois mois de loyer impayés, je suis dans tous mes droits mon cher monsieur, et si ce n'était pas le cas, ce serait exactement pareil pour moi !

Le propriétaire, un homme de grosse corpulence qui descendait une demi-bouteille de Gin dès le petit déjeuner, portait un jean troué et une chemisette blanche maculée de taches de sueur qui semblait prête à éclater sous la pression de ses muscles. Une grosse chaîne en argent orne son cou de girafe, et trois grosses bagues décoraient chacun de ses gros doigts. Il avait les sourcils broussailleux et l'œil acéré d'un fauve. Haut de ses deux mètres, il avait les épaules taillées comme un rugbyman.

Il aspira sur son long cigare cubain de mauvaise qualité, puis recracha une épaisse fumée sur le visage de Bernie, qu'il repoussa d'un geste de la main.

Il toussota à s'en arracher les poumons.

En ce moment, Bernie avait du mal à

joindre les deux bouts ; après que sa femme ne lui annonce qu'elle voulait divorcer —, il perdait son job de vendeur de voitures dans la foulée.

— Laissez-moi encore de dix à quinze jours, je suis sur le point de retrouver du boulot, ce n'est qu'une question de jours avant de me faire embaucher. Vous serez le premier payé, je vous en donne ma parole.

Le propriétaire resta dubitatif.

Il se gratta le menton d'un air pensif. Il fit mine d'hésiter, prenant un réel plaisir à jouer avec les nerfs de son interlocuteur.

— J'ai déjà entendu ça quelque part, ah oui ! fit-il en claquant des doigts, comme si un flash venait miraculeusement illuminer sa mémoire d'une seule pierre deux coups. C'était la semaine dernière, puis celle d'avant, et encore celle d'avant. En fait, monsieur Lerandoski, vous me rabâchez toujours les mêmes histoires, semaine après semaine, mois après mois. Vous avez deux jours pour décamper le plancher, et pas une journée de plus ; j'ai suffisamment perdu de temps avec vous. J'espère que je me suis bien fait comprendre cette fois ?

Bernie se raidit.

Il lui jeta un regard froid.

Sac à puces sortit les crocs, prêt à se jeter

sur le propriétaire dès que son maître lui en intimiderait l'ordre.

— Deux jours ? s'inquiéta-t-il en crispant la mâchoire. Mais je vais me retrouver à la rue ! Comment vais-je faire pour nourrir mon chien. Qui va acheter ses croquettes ? Regardez-le comme il est mignon, vous ne pouvez pas lui faire une chose pareille, ce serait inhumain. Vous êtes quelqu'un d'humain vous, n'est-ce pas ?

L'expression du propriétaire montrait très clairement qu'il ne croyait pas un mot à toutes ses balivernes que lui débitait son locataire.

Comme s'il voulait donner un coup de pouce à son maître, Sac à puces fit sa mine des mauvais jours devant le propriétaire, qui le regardait d'un œil méfiant.

Bernie crut entrevoir dans le regard de l'homme une lueur de compassion qui se révélera qu'une illusion optique.

— Ce n'est pas beau de se servir de son clébard pour ses propres intérêts. Vous devriez avoir honte ! Je vous laisse deux jours pour foutre le camp de chez moi, et soyez gentil d'enlever la poussière avant de partir, je ne voudrais pas que mes nouveaux locataires me fassent des réflexions de quelque manière que ce soit en entrant dans

votre gargote, j'ai une réputation à tenir !

Bernie le pensait ironique.

L'homme aspira de nouveau sur son faux cigare cubain. Une épaisse fumée avait déjà envahi tout le couloir jauni par les odeurs de tabac.

Bernie était à court d'arguments, mais il ne se laissa pas abattre pour autant. Cela n'était pas dans ses habitudes de baisser les bras avant d'avoir livré bataille devant l'adversité.

— Écoutez, laissez-moi alors juste une semaine, le temps de me retourner, implorait-il. Ma vie est devenue un enfer, et dans moins d'une heure ma femme va me rayer définitivement de sa vie.

Le propriétaire lui répondit par un sourire malsain et d'un petit haussement de sourcils.

— Nous ne sommes pas au bureau de S.O.S détresse ici. Vous avez deux jours, ni plus ni moins. J'espère avoir été assez clair cette fois ? demanda-t-il en roulant des épaules.

— Mais je... balbutia Bernie d'une voix sans réplique.

— Compris ? insista l'homme en se penchant vers lui pour l'intimider, jugeant qu'il était temps de mettre fin à la conversation qui avait déjà trop duré.

Bernie secoua la tête comme un petit garçon qui aurait fait une bêtise —, résigné

face à un homme buté, qui n'avait aucune compassion pour son locataire, et cela sauté aux yeux, comme son gros nez au milieu de sa figure.

— Vous voyez que l'on peut s'entendre, ironisa-t-il. Et une dernière chose. Les chiens sont interdits.

— Depuis quand ? demanda Bernie dans un dernier sursaut d'orgueil.

— Depuis... (Il jeta un œil à sa montre en réprimant une moue de dérision.) Depuis quarante-cinq secondes. Je vous souhaite une bonne journée, concluait-il d'un ton méprisant.

Il enfonça les mains dans ses poches en tournant les talons, puis disparut dans la cage d'escalier.

— Imbécile ! murmura Bernie en serrant les poings avec une telle force que ses jointures blanchirent sous la pression.



Une épaisse fumée noire s'échappait du pot d'échappement de la vieille R16 que Bernie tentait désespérément de faire pousser l'aiguille du compteur jusqu'à soixante-dix kilomètres heures.

Les rayons du soleil remontaient de l'asphalte une chaleur qui ondulait le paysage. La voiture ne possédant pas de climatisation, il roulait les fenêtres grandes ouvertes, crinière au vent.

L'heure tourne et son stress augmente, faisant remonter le sang vers son cœur, qui battait la chamade.

*« Quelle excuse bidon allait-il encore inventer cette fois-ci ? pensa-t-il. Une tempête de neige qui se serait abattue sans prévenir au beau milieu de l'été ? Ou passer pour un héros en ayant sauvé une fillette d'un immeuble en flammes qui était sur le point de s'écrouler comme un château de*

*cartes ?* » Les deux idées étaient aussi rocambolesques l'une que l'autre. Ses excuses ne tiendraient jamais la route, surtout dans l'endroit où il se rendait. « *La vérité et rien que la vérité* », lâcha Bernie en se résignant. Il est certain qu'ils comprendront pour sa récidive, (un oubli est si vite arrivé, surtout quand il s'agit de divorcer de Cruela !) mais sûr aussi que cela lui vaudrait une bonne réprimande de la part du juge. Tout cela l'importait peu finalement. Il n'avait qu'une seule hâte ; enlever la corde qu'il portait au tour du cou depuis bien trop longtemps déjà. (21 ans, 8 mois, 17 jours et 3 heures et des poussières pour être précis.)

En baissant la visière pour repousser les rayons lumineux qui se reflétaient sur le pare-brise de la R16 –, une photo se laissa tomber sur ses genoux.

Hélène, assise sur une barque amarrée sur le sable, arborait l'un de ses plus beaux sourires. Son décolleté en maille laissait imaginer des seins fermes, ni trop petits ni trop gros. Ses longs cheveux noirs et brillants nageaient par-dessus ses épaules. Sa couleur de peau mâte laissait ressortir sa fine silhouette. Sous sa robe en dentelle – de magnifiques jambes – dont elle avait fait tatouer sur le talon gauche un petit cœur

transpercé d'une flèche, tandis qu'une chaîne décorait son autre cheville. Ses lèvres fines mais charnues étaient en parfaite harmonie avec son visage lisse et élégant. Ses sourcils arqués la rendaient indubitablement irrésistible. « *Cette photo date de plus de dix ans !* » s'esclaffa Bernie en la replaçant dans la visière.

La photo ne reflétait plus la réalité.

Elle avait bien changé cette jolie fille qu'il avait tant aimée. « *Même si Hélène restait toujours une femme très séduisante aux yeux des hommes* », s'avoua-t-il avec une pointe de rancune. Les années passent pour tout le monde sans faire de distinction, mais apparemment, le temps avait décidé de s'acharner sur la future femme de sa vie, aime se dire Bernie sans vraiment le penser.

Cent mètres plus loin, le palais de justice apparaissait dans son champ de vision.

Il bifurqua sur sa droite pour s'engouffrer dans le parking, et se gara à la va-vite. Après plusieurs essais infructueux, il parvint finalement à ouvrir la portière d'un coup d'épaule. Sans même prendre la peine de verrouiller les portières, il posait les pieds sur le bitume et descendit de ce qui lui servait de voiture. Il se rua vers le palais de justice avant de se raviser.

Sac à puces, la tête par-dessus la vitre s'était mis à aboyer.

— Ne fais pas de bêtise, ordonna Bernie en lui offrant une sucrerie qui traînait au fond de l'une des poches de son jean troué. Je n'en ai pas pour longtemps. Sois sage pour une fois, j'ai assez d'emmerdes pour aujourd'hui.

Il remboîta le pas avant d'enjamber les quelques marches du palais de justice qui l'emmena dans un couloir désert où il régnait un calme quasi-religieux. Seuls ses pas lourds qui claquaient sur le sol marbré raisonnèrent dans l'enceinte de la république.

Une jolie jeune femme consultait ses e-mails sur son téléphone portable dernier modèle, lorsqu'il cavala vers elle tel un prince charmant sur sa monture.

D'une voix haletante, il s'adressa à elle, les deux mains sur les genoux :

— Pourriez-vous m'indiquer la salle vingt-deux s'il vous plaît ?

La jeune femme rangea son cellulaire dans son sac à main et leva la tête.

C'était une magnifique brune au regard aigu. Ses cheveux ramassés dans un chignon parfaitement noué mettaient en valeur sa magnifique nuque, et les traits de son visage semblaient être tout juste sortis de la puberté.

— Deuxième étage, la dernière porte à votre

droite, lâcha-t-elle d'une voix suave en glissant une mèche blonde derrière son oreille d'où pendait une boucle couleur or.

— Merci, et ne bougez surtout pas d'ici. Dès que j'en ai fini avec ma sorcière de femme, je vous invite à prendre un verre ou deux, histoire de mieux faire connaissance, dit-il en étant tombé définitivement sous son charme.

Ayant repris une partie de son souffle laissait dans sa course folle, il emprunta l'escalier en colimaçon et gravit les marches quatre à quatre. Arrivé au deuxième étage et sans perdre la cadence, il se précipitait au fond du corridor. Il se dirigea vers la dernière porte à sa droite, comme lui avait indiqué la jolie brune.

Le battement de la porte s'ouvrit violemment sur elle-même.

Il perdit l'équilibre.

Il tomba les quatre fers à l'air sur le sol.

Sa tête vint heurter le bureau du juge qui restait impassible. Un long silence de stupéfaction s'installa chez Hélène, les deux avocats et le juge.

L'avocat de Bernie s'agenouilla à ses côtés pour prendre de ses nouvelles, préoccupé par la violence du choc que venait de subir son client.

— Ça va ? Vous ne vous êtes pas fait trop